

Doctorat en Anthropologie

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, EHESS

Paris, février 1996

INTRODUCTION

PREMIER TERRAIN: Appui Technique,
UNE EXPERIENCE DE COOPERATION
EN AFRIQUE DE L'OUEST 82

DEUXIEME TERRAIN: Autogeneración,
UNE EXPERIENCE DE COOPERATION AU MEXIQUE 250

RESULTATS 368

CONCLUSION 522

BIBLIOGRAPHIE 543

ANNEXE

INTRODUCTION

0.1	LE CHAMP DE L'ETUDE	1
0.2	LE PARCOURS PERSONNEL DU CHERCHEUR	4
0.3	LES ORIENTATIONS DE L'ENQUETE	8
0.3.1	La démarche dans mes choix de terrains	9
0.3.2	L'apport à l'état de la recherche	14
0.3.3	L'intérêt des deux terrains pour la problématique	22
0.4	LE COMPLEXE DEVELOPPEUR ET SON MARCHE	33
0.5	L'AMBIGUITE DES RAPPORTS ENTRE LA RECHERCHE ET LA COOPERATION POUR LE DEVELOPPEMENT	50
0.6	ORIENTATIONS METHODOLOGIQUES ET PLAN DE LA THESE	72

APPUI TECHNIQUE

UNE EXPERIENCE DE COOPERATION EN AFRIQUE DE L'OUEST

1.0	PRESENTATION	82
1.1	TRAME EVENEMENTIELLE	83
1.2	LE CONTEXTE NATIONAL OUESTAFRICAIN ET LES INSTITUTIONS IMPLIQUEES	85
1.2.1	La Direction de la Formation Professionnelle	91
1.2.2	<i>Technoscience</i>	95
1.3	LE MILIEU DES ATELIERS ARTISANAUX DANS LA CAPITALE DU OUESTAF	101
1.3.1	Implantation des développeurs	105
1.4	UN EXEMPLE D'OBJET TECHNIQUE ET LE SAVOIR DES DEVELOPPEURS	107
1.5	PARTICIPATION ET OBSERVATION	112
1.5.1	"T'as préparé tes 500 pages"	117
1.5.2	"Votre étude est tombée"	123
1.5.3	Ma capacité de description	130
1.6	L'INTERFACE ENTRE OUESTAFRICAINS ET ETRANGERS	133

1.7	LA PERSPECTIVE DES ETRANGERS	142
1.7.1	"Dis-le, nous sommes des mercenaires"	144
1.7.2	"La France trahit, c'est tout"	151
1.7.3	"C'est pas une idée de blancs, hein !"	155
1.7.4	"Quand ils veulent, en général, ils soudent bien"	166
1.8	LES BENEFICAIRES DE L'ASSISTANCE TECHNIQUE, LES ARTISANS	..	172
1.8.1	Les histoires personnelles des artisans	176
1.8.2	"Je dis la soudure c'est un bon travail"	180
1.8.3	"Ce mot, Nasarra, c'est pas à sa place !"	186
1.8.4	Le rapport entre les artisans	190
1.8.5	"Les autres disent que je parle trop"	194
1.8.6	L'apparence des objets techniques	200
1.8.7	"Pour être maître, donc les Français, il faut qu'ils amènent les coopérants"	..	203
1.9	LES EXPERTS OUESTAFRICAINS	209
1.9.1	L'équipe des experts	211
1.9.2	Le rapport aux artisans	216
1.9.3	Les liens entre la coopération pour le développement et la France	223
1.10	QUELQUES REACTIONS DES ETRANGERS AUX RESULTATS DE L'ETUDE	228
1.11	SYNTHESE PRELIMINAIRE DES ECHANGES	232

Table des matières complète à la fin

AUTOGENERACION

UNE EXPERIENCE DE COOPERATION AU MEXIQUE

2.0	PRESENTATION	250
2.1	TRAME EVENEMENTIELLE	252
2.2	CONTEXTE POLITIQUE ET ECONOMIQUE	255
2.3	LES INTERETS DES INSTITUTIONS IMPLIQUEES	260
2.4	LE SAVOIR DES INGENIEURS ET LE RESULTAT	263
2.5	REGARD DU CHERCHEUR ET ENGAGEMENT PROFESSIONNEL	268
2.5.1	Mes contacts avec <i>Experconsult</i> et mon arrivée sur place	272
2.5.2	"On était vraiment pas du tout professionnels"	280
2.6	TROIS RECITS DE CARRIERES	287
2.6.1	John	288
2.6.2	Miguel	291
2.6.3	José	294
2.7	UNE TYPOLOGIE DES MALENTENDUS	297
2.8	LA PERSPECTIVE DES ETRANGERS	305
2.9	LES ENJEUX POUR LES INGENIEURS MEXICAINS	325
2.10	LA PERCEPTION DES TECHNIQUES AU MEXIQUE	353
2.11	LA REACTION D'UN EXPERT MEXICAIN AUX RESULTATS DE L'ETUDE	359

RESULTATS

3.1	PARTAGE DU SAVOIR TECHNIQUE	370
3.2	REGARDS PORTES SUR LE CHERCHEUR ET EFFETS DE SA PRESENCE	378
3.3	INTERFACE ENTRE ETRANGERS ET AUTOCHTONES	386
3.4	INTERPRETATION DES RESULTATS DE L'ENQUETE	400
3.4.1	Bilan des relations entre les acteurs d' <u>Appui Technique</u>	406
3.4.2	Bilan des relations entre les acteurs d' <u>Autogeneración</u>	420
3.5.1	L'AUTONOMIE DES ECHANGES A PARTIR DU VECU DES ACTEURS	431
3.5.2	L'AUTONOMIE DES ECHANGES PAR RAPPORT AUX SAVOIRS TECHNIQUES	440
3.6	RECEPTION DES RESULTATS DANS LES INSTITUTIONS DES DEVELOPPEURS	448
3.7	RETOUR METHODOLOGIQUE ET MODES DE COMMUNICATION	454
3.8	DIVERSITE DES CONSTRUCTIONS D'ALTERITE	474
3.9	TRAVAIL SYMBOLIQUE DES DEVELOPPEURS ET DES DEVELOPPES	.	502
3.10	CONCLUSION	522

Table des matières complète à la fin

0. INTRODUCTION

0.1 LE CHAMP DE L'ETUDE

Est-il aujourd'hui possible de dégager le sens que revêt la coopération technique entre les pays dits <<en voie de développement>> et les pays industrialisés ?

La coopération technique est un champ de recherche qui se présente sous la forme de "projets" qui emploient des "experts" pour réaliser un transfert de savoir. Ces formes d'organisation ne constituent pas les objets de cette recherche, qui doit partir, au contraire, de la coopération comme pratique issue du discours sur le développement. Si la coopération met en place une idéologie du développement, elle peut être appréhendée de façon fort diverse. Outil de libération de l'homme vis-à-vis de contraintes matérielles pour les uns, elle peut aussi être, pour les autres, une forme moderne de la domination des pays du Nord sur les pays du Sud ou encore l'expression de l'hégémonie du capitalisme occidental. On peut aussi l'envisager comme un accessoire qui soulage la mauvaise conscience des pays riches, mais elle est aussi le reflet d'une culture de la consommation, et le véhicule du mythe de la modernité et enfin, elle peut encore être évaluée comme humaine.

Les institutions de la coopération tirent leur légitimité de la consistance qu'elles donnent aux discours sur le développement et de l'efficacité supposée de la coopération qui en découle. Je m'attache ici à montrer combien, au contraire, la coopération manque aujourd'hui de consistance et je cherche à souligner l'écart qui sépare les discours sur le développement de la pratique de la coopération. Pour cela, je tente de décrypter et de désosser la logique des acteurs en situation de coopération. Je m'efforce de montrer, sur la base de deux exemples, ce qu'est concrètement un dit projet de coopération. Tout au long de ce travail, je voudrais faire valoir comment s'opèrent les constructions de sens sur le terrain. En accord avec cette démarche, je ne privilégie pas les notions théoriques (peut-être même leur portée et leur valeur sont-elles un peu sous-estimées, ici). Je pars de l'hypothèse que seule la pratique des acteurs est en mesure de donner

consistance et sens aux projets de coopération.

Les acteurs d'une opération de coopération, autochtones et étrangers, se retrouvent face à des situations locales particulières et sur lesquelles ils doivent pouvoir agir ensemble. Les équipes d'étrangers et d'autochtones doivent mettre en pratique un savoir : ils sont censés pouvoir agir conjointement dans la réalisation de l'opération. Vu la domination historique et culturelle longtemps subie par les pays d'accueil, une question s'impose : comment ce théorique rapport d'égalité pourrait-il s'instaurer ?

En accord avec cette définition, je ne m'intéresserai pas à la notion de développement elle-même, ni aux perspectives d'avenir de la coopération. Le titre d'une publication récente : "La culture otage du développement" (Rist, 1994), suggère que les discours de développement se polarisent aujourd'hui davantage sur "la culture". En quelque sorte, le développement tend aujourd'hui à se définir de plus en plus en termes anthropologiques.

Il est donc d'autant plus important d'adopter une démarche ethnologique sur le terrain de la coopération et d'étudier, en dehors des discours de développement, dans quelle mesure il existe des objets propres à intéresser l'ethnologue. J'espère démontrer que la conjoncture de la coopération implique que l'analyse ethnologique n'y introduise pas de connaissances qui en étaient auparavant absentes; l'analyse ne produit pas d'affirmations qui ne soient déjà connues des acteurs. Mais l'utilisation de la présence de l'ethnologue par les acteurs eux-mêmes leur permet d'agir différemment dans les projets de la coopération et de produire ainsi des connaissances qui font la matière de la recherche. La façon de faire du terrain, de bâtir des méthodologies et d'envisager la restitution des résultats sont étroitement liées à la conjoncture. A partir de deux études de cas, je tenterai de montrer comment acteurs étrangers et acteurs autochtones communiquent. Je chercherai à mettre en valeur les facteurs qui déterminent leur dialogue et les règles qui l'organisent.

L'esprit qui préside à cette recherche est résolument exploratoire, quelque peu aventureux pourrait-on même dire, dans la mesure où il n'existe que peu de travaux empiriques sur le sujet. Quelques ouvrages sur les coopérants sont disponibles, ils traitent du thème soit à partir d'une région (Hanssen, 1989, LeNaëlou, 1991), soit à partir d'une institution (Freud, 1988, Gow, 1993, Guth, 1982, Hirschman 1969, Laïdi, 1989). Mais ce qui fait le quotidien de la coopération reste encore largement inaccessible au chercheur en sciences sociales. La coopération a des enjeux idéologiques et symboliques tels, qu'il est difficile d'accéder à sa quotidienneté. Le savoir apporté par les experts et censé générer le développement édicte ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas. Lorsqu'il propose sa recherche, l'ethnologue, considéré comme le spécialiste du symbolique, est aussitôt rejeté. Mon premier souci a en conséquence été d'ouvrir ce champ de recherche, de constituer des objets d'étude et d'établir ce qui peut faire la pertinence d'un regard ethnologique sur les phénomènes de la coopération. Ceci ne va pas sans poser de problèmes méthodologiques. Par exemple, au-delà des acteurs étudiés, tout projet de coopération implique d'autres agents : le plus souvent, des états et des institutions internationales, des marchés, des institutions de commerce, Un projet de coopération est un champ de communication et un espace micro-social, peut-être. Mais cet espace micro-social est régi par des déterminations plus larges telles que les relations économiques, politiques, culturelles qui s'établissent entre des pays, autant dire entre des mondes différents.

L'autonomie de cet espace est produite par les acteurs dans la mesure où ces individus sont obligés de s'expliquer, de vivre et de subir ces macro-relations, dans lesquelles ils sont nécessairement impliqués. Une fois entrés en contact, les étrangers et les autochtones doivent construire une action commune. De leur capacité à comprendre et à réinvestir dans leur pratique ces macro-relations dépend la carrière de tous ces acteurs. Leur imaginaire naît au-delà des termes de leur contrat d'emploi. Les acteurs individuels se trouvent donc au centre de l'étude car dans ce champ de communication qu'est la réalisation d'un projet de coopération, leur capacité herméneutique (Gadamer, 1986 [et 1966], p. 9 et pp. 157 - 159) est sollicitée au maximum et peut-être souvent dépassée. Ils doivent en effet se faire comprendre alors qu'ils ne sont plus

chez eux.

Pour commencer à répondre aux questions posées plus haut, je partirai des conditions de ma présence sur les terrains. Les ethnologues ont souvent aspiré à atténuer la violence du contact entre des mondes différents. La coopération actuelle pourrait offrir un nouveau cas de figure. Si un savoir ethnologique est possible sur ce type de terrain, la réciprocité entre l'étranger et l'autochtone (entre mes sujets et moi, car je ne peux être qu'un étranger de plus) exige que ce savoir puisse être saisi par tous les acteurs. A première vue, il semble que la possibilité d'une recherche (historiquement déterminée), la possibilité de construire un savoir (à travers du terrain) et l'exigence de réciprocité (une coopération entre partenaires) entre les acteurs, sont trois aspects de la coopération telle que je l'appréhende ici.

0.2 LE PARCOURS PERSONNEL DU CHERCHEUR

"Indépendamment de sa formation scientifique, tout observateur anthropologue voit quelque chose qui échappe à tout autre observateur, une sorte de projection harmonieuse de sa propre personnalité", (je traduis de Leach, 1984, p. 22). En acceptant cette perspective d'Edmund Leach, il me faut prendre en compte que je tente de percevoir mon terrain comme une confrontation entre les développeurs convaincus de la supériorité de leurs capacités techniques et les autochtones (homologues, population cible), qui défendent leur propre manière de faire. Le premier projet de recherche que j'ai écrit pour mon admission en

D.E.A. était encore très proche de la perspective d'un praticien. Il comprenait quatre parties :

1. Analyse de la manière dont l'expert perçoit les besoins pour l'exploitation d'une technologie
2. Approche sélectionnée face aux contraintes des institutions
3. Réaction institutionnelle et individuelle du côté tiers-mondiste
4. Les altérations potentielles d'une technologie sur place

Par la suite, j'ai été amené à reconstruire les échanges dans deux études de cas et à déconstruire ces quatre parties trop superficielles pour suivre des interrogations plus proches de la logique propre au terrain, et dépasser les objets techno-logiques pour arriver aux objets symboliques.

La négociation d'une rationalité propre à un "projet" met l'accent sur les idéologies des personnes qui participent à cette négociation. Les circonstances intrinsèques demandent ma participation à cette négociation en tant que développeur. Ainsi ma propre logique devient une partie de l'objet de l'étude. Pour produire une connaissance de l'intérieur de l'espace de communication, il faut cerner tous les paramètres qui interviennent lors du contact avec les sujets. La personnalité de l'enquêteur doit nécessairement se soumettre à l'analyse. Mon rapport à ce champ est d'abord le résultat d'un cheminement personnel.

Je suis né dans l'Allemagne d'après-guerre (en 1960). Le départ de mon milieu social a été facilité par ma parenté, issue de la petite bourgeoisie conservatrice, qui me prodiguait une jeunesse surprotégée et un naturel introverti, ce qui induisait des liens sociaux faibles. Avec ma formation technique, à la fois théorique et pratique (apprentissage de mécanicien et diplôme d'ingénierie), l'insertion qui s'offrait à moi en Allemagne m'est apparue comme une réduction à un maillon de la chaîne de l'industrie omnipotente d'un pays trop riche. En revanche, un appui à la productivité des pays en voie de développement promettait une identité plus forte et une multiplicité d'expériences. Ainsi mes missions d'ingénieur m'ont permis d'avancer une socialisation secondaire mal achevée. Mes premières missions en Egypte et au Malawi ont été pénibles et me portent à conclure qu'un appui technique n'est guère nécessaire ou efficace. Pendant 5 ans, j'ai poursuivi une carrière d'expert dans le cadre de la coopération allemande, ensuite US-américaine et finalement pour des organismes multinationaux.

J'arrive à admettre qu'il n'y a pas de possibilité de changer les conditions de travail en restant à l'intérieur de l'industrie du développement. Mais l'image pâissante du développeur indiquait de nouvelles perspectives,

potentielles dans la recherche en sciences sociales. Le sentiment de frustration a autant motivé mon retour à l'université que l'insatisfaction que j'éprouvais quant aux opportunités de travail. Je n'ai cependant jamais réussi à me convaincre que la recherche me permettrait de faire autre chose, ou de faire la même chose, mais autrement.

Quittant la coopération, je suis entré à l'Institute of Development Studies (IDS) de l'université de Sussex en Angleterre. Cette institution phare de la pensée développementale, qui a joué un rôle important pendant les années soixante-dix, m'a attiré. Le fondateur de l'institut "Duddley Seers ainsi que Hollis Chenery s'opposent aux bienfaits de la planification centralisée comme le modèle des deux secteurs Harrod-Domar et Maynard Keynes", (Laïdi, 1989, p. 125). Seers avait fait d'IDS une influence non négligeable, plutôt social-démocrate, dont l'innovation la plus connue était la "Théorie de la Redistribution et de la Croissance". Les étudiants de cet institut ont eu des positions différentes dans le temps, et la première génération a refusé de recevoir les recruteurs de la Banque mondiale, venus assister à leur cérémonie de fin d'étude. Mais avant mon arrivée tout cela avait changé depuis les purges thatcheriennes. Ma démarche n'aurait pas été acceptée en Angleterre, car la rigueur de l'empirisme limite l'ouverture de l'analyse. D'ailleurs, la réputation développementale m'apparaissait déjà beaucoup moins importante qu'à mon arrivée et je partais définitivement des études de développement avant même d'achever ma maîtrise en "Development Studies". Mon désir de faire une recherche sur la coopération provient des contradictions que j'ai auparavant rencontrées à l'intérieur du champ, en tant que praticien. Les ethnologues tentent parfois d'écrire comme s'ils n'étaient pas dans le texte. Faute de talent littéraire, **je veux convaincre en objectivant, et expliquer pourquoi, à mon avis, la dynamique de ces opérations de coopération est indépendante de leurs contenus et productrice d'une conjoncture symbolique propre à la rencontre entre les développeurs et les développés.**

Le dispositif de recherche comprend deux éléments fixés dès le départ : premièrement, j'ai

l'expérience professionnelle nécessaire pour accéder au terrain, je peux lancer un ballon d'essai ethnologique sur un terrain inconnu; et deuxièmement, j'avais confiance en l'hypothèse d'une raison sous-jacente aux échanges sur le terrain et qui reste dans un univers symbolique constitué par les deux mondes en présence. Bien entendu, cette hypothèse se verra confirmée par la suite. La fixation d'un dispositif est bloquée pendant le terrain et ceci jusqu'au début de l'élaboration des données après le départ du terrain.

La motivation de ma recherche, cesser d'être un acteur de la coopération, était visible pour les développeurs des deux terrains. Ils savaient que j'avais travaillé auparavant comme expert technique dans d'autres projets. Le fait d'avoir arrêté cette carrière et d'avoir entamé une thèse apparaissait pour eux comme une mise en cause de la prétention / revendication d'expertise pour les développeurs qui connaissent des "doutes" semblables. Dans le cas contraire, ils percevaient ma recherche comme une faute professionnelle ou bien comme une preuve de naïveté. J'ai connu ces deux types de réactions au cours des deux cas étudiés. Ainsi mon parcours fait sens pour les acteurs.

Il est fort possible que les données repérées soient quelque peu détériorées dans la restitution qu'en fait mon analyse. Cela corrobore l'hypothèse selon laquelle la substance des opérations de coopération est en partie le produit de l'imaginaire des acteurs. Cet *a priori* a aussi été vérifié sur les deux terrains qui sont exploités par la suite¹ (la problématique de ma perception du terrain est évoquée séparément pour chaque cas étudié, chap. 1.5 et 2.5). Mon expérience professionnelle m'a amené à construire une thèse sur la force génératrice des logiques de communication dans les opérations de la coopération, sans me soucier des manières de voir qui existent dans les sciences du développement (anglaises) et des thèmes établis en Allemagne et en France. D'où le rôle central du concept d'interface (entre les manières de vivre la situation quotidienne) dans les conclusions produites. Mes connaissances techniques ne m'ont pas amené à

¹ Bien qu'ils aient pu être réalisés seulement par des experts autochtones (le transfert de savoir-faire n'était pas une condition importante pour les objectifs en question), les étrangers ont pu apporter une contribution importante, mais, paradoxalement, ce sont ceux qui avaient le moins d'expérience (moins de savoir-faire accumulé) qui ont été souvent plus efficaces pour la collaboration avec l'équipe.

chercher du côté des spécificités des savoirs techniques, mais plutôt à saisir les transformations de ces savoirs. Je ne pouvais pas anticiper les contrastes présentés par une situation exo-sociologique (au Ouestaf) et une situation endo-sociologique (au Mexique). Au départ, j'envisageais de faire quatre études de cas, afin de bien distinguer les spécificités de chaque cas. Mais après les deux premiers terrains, j'ai réalisé que chaque étude de cas requiert un tel travail analytique et qu'il m'était impossible d'en mener plus de deux.

Ainsi mon départ d'Allemagne, à la recherche de la signification de mon savoir technique, m'a conduit, après d'une dizaine d'années, à comprendre qu'un savoir technique n'est pertinent que dans un contexte donné. Il en découle que cette recherche doit aussi s'appuyer sur la reconnaissance qu'ont les acteurs de la pertinence des objets techniques.

0.3 LES ORIENTATIONS DE L'ENQUETE

Après avoir montré dans un premier temps la cohérence de la perspective des étrangers et de celle des autochtones, pour Appui Technique (chap.1) comme pour Autogeneración (chap.2), je m'attacherai à analyser, dans un deuxième temps, les différents aspects des processus en cause (le chapitre des résultats, chap.3). Les chapitres concernant les terrains démontrent l'autonomie des échanges étrangers-autochtones. Le deuxième temps de la démarche, lui, est animé par une autre perspective. En se servant du même savoir, autochtones et étrangers construisent entre eux l'altérité socioculturelle. Il s'agit donc de saisir les processus de construction d'identité dans cette altérité. Jonathan Friedman a dégagé un processus d'identité endo-sociologique et un processus exo-sociologique, (Friedman, 1992a et 1994). En observant ce que les acteurs font avec le savoir en question, je montre comment ils sont pris dans ces processus. Les acteurs se positionnent en effet "in a global identity space", (Friedman, 1992a, p. 335). L'analyse des résultats montre que la coopération, c'est-à-dire la rencontre entre développeurs et développés, est un domaine où autochtones comme étrangers opèrent une déconstruction du passé colonial. Le travail symbolique des étrangers est traversé par des contradictions (le développeur ne se défait pas de la domination coloniale) qui viennent corrompre sans cesse les échanges. Mon analyse montre également comment les autochtones sont pris dans ces contradictions. Dans les échanges, ils passent d'une logique à une autre, sans articuler entre eux un mode de communication avec les étrangers. A la fin de l'analyse, j'établis pourquoi tous les acteurs sont ainsi incapables de donner un sens social à leur rencontre.

0.3.1 LA DEMARCHE DANS MES CHOIX DE TERRAINS

Lorsque la coopération ou les institutions de la coopération deviennent des objets d'études, les problématiques à travers lesquelles elles se trouvent abordées sont, dans leur définition, prisonnières d'un rapport entre l'offre de l'ethnologue et la demande des institutions. En effet, l'offre de l'ethnologue est souvent l'expression de la volonté de saisir la logique du changement social pour sortir des études classiques et trop statiques. Georges Balandier a montré combien la situation coloniale a orienté le changement social. Cette orientation permet d'aller vers une théorie du changement social, ce qui est, selon Henri Mendras, impossible, car il s'agirait d'une théorie de l'Histoire. Le développement contemporain, mis en avant comme objectif vers lequel il faut coopérer, permet d'observer les changements sociaux. D'ailleurs, l'ethnologie classique s'est le plus souvent intéressée aux sociétés dites primitives. Sous le regard de l'ethnologue, même des sociétés complexes en arrivent, par des glissements successifs, à être appréhendées comme des communautés quasi-primitives. L'ethnologue travaille ainsi de préférence sur des zones rurales, et ensuite il privilégie les communautés les plus défavorisées².

L'offre entraîne ainsi une spécificité entre les recherches ethnologiques sur la coopération et le développement rural; cela est particulièrement notable dans les recherches actuellement menées en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.

Quant à la demande, émanant des très nombreuses institutions de la coopération, elle est

² Il faudrait d'abord établir si ces glissements suivent des principes normatifs, l'ethnologue défend ceux qui n'ont pas de pouvoir, ou obéit à des perspectives épistémologiques. Cette question est importante pour un sociologue comme Marc Poncelet: "D'emblée, il convient d'insister: la métaphore de l'offre et la demande de savoirs et de connaissances n'a de validité qu'heuristique. Il serait faux de penser qu'un appel d'offre stimule un foisonnement savant. Ainsi, la percée diplomatique de la culture et l'œuvre des clercs de l'Humanité s'appuient sur la production de savoirs et les constituent dans le même mouvement. Dès 1978, des centres d'étude du développement ont lancé d'importantes enquêtes auprès des organismes financiers et agences de coopération afin de jauger la Prise en Compte de la Dimension Culturelle du Développement dans l'évaluation des projets. ... Par contre, la revendication par les sciences sociales d'un rôle spécifique dans l'expertise des opérations de développement est assez récente", (Poncelet, 1994, p. 141). Il s'est appuyé sur une bibliographie spécifique et complète pour tracer la dimension normative de l'offre et de la demande de recherches dans la coopération.

relativement univoque et parallèle à celle de l'offre. Les développeurs veulent obtenir des ethnologues des explications et des solutions aux échecs de la coopération. Pour cela, ils s'appuient sur le mythe du traditionalisme (de la population <<cible>>, par exemple), ce qui permet de trouver des dits <<facteurs socioculturels>>. L'ethnologue fournirait ainsi un savoir instrumental sur les couches dites traditionnelles des sociétés en voie de développement. "La formulation la plus claire de ce statut ambigu a consisté à faire de l'anthropologie la discipline susceptible de mettre en évidence les <<freins au développement>> que constituaient, dans l'idée des développeurs, les spécificités de telle ou telle culture", (Augé, 1994, p. 126)³. En France, les applications de ce type ne s'attirent aucune reconnaissance académique. Et, selon Marc Poncelet, (Poncelet, 1994, p. 148), "le rendez-vous manqué" de l'anthropologie et du développement est tant le fait de l'offre scientifique que de la demande des développeurs. Au contraire, une discipline à part entière, la Development Anthropology, s'est développée aux Etats-Unis; elle a réussi d'importantes percées au détriment de la logique économique qui domine souvent dans les institutions internationales de la coopération. Cette percée témoigne de la spécificité de l'anthropologie culturelle aux Etats-Unis, (Ranc, 1988), où l'offre accommode mieux la demande.

Le travail de terrain effectué pour cette recherche a pour ambition de sortir de ce rapport offre-demande. Ont ainsi été choisis deux terrains qui sont aux deux extrêmes de ce qui peut aujourd'hui être mis en place dans le cadre de la coopération technique en milieu urbain et industriel. Ce choix est un élément central de ma démarche. Le premier des cas a pris place dans un des pays les plus pauvres d'Afrique, que

³"D'où cette littérature qui se dit relevant de la science sociologique sur les freins socio-culturels, sur les blocages humains au développement économique; nous n'avons là que des jugements sans appel d'un observateur porteur d'on ne sait pas quel absolu à travers lequel il voit (et il condamne) son objet, avatar nouveau, à peine masqué, du vieux racisme d'antan", (Althabe, 1968, p. 152). La notion de "frein" revient depuis le début du développement. Le "freinage" convient particulièrement bien au discours du développement pour donner plus de substance aux développés dans le discours. En remplaçant les "freins socio-culturels" par les "facteurs socio-culturels", la demande des développeurs s'oriente vers les ethnologues. Une recherche importante sur les facteurs socio-culturels financée récemment par la coopération allemande, a été nourrie du catalogue ethnographique de Murdock, (Hans-Peter Müller, *Kulturelles Erbe und Entwicklung: Indikatoren zur Bewertung des sozio-kulturellen Entwicklungsstandes*, 1990, Weltforum Verlag, München). Les développeurs font des efforts considérables pour donner plus d'opérabilité à ces facteurs.

je ne désignerai pas par son nom mais que j'appellerai le Ouestaf.

Les équipes de coopération tentent d'y transférer un savoir-faire aujourd'hui caduc dans les sociétés industrialisées. Ce projet est ici dénommé Appui Technique. Le pays d'accueil du deuxième cas est le Mexique⁴. Dans le cadre du projet Autogeneración, c'est un savoir-faire relatif à la haute technologie et qui est également récent dans les pays industrialisés, qu'il s'agit de transférer. Ce choix d'un travail sur deux terrains aussi différents, est essentiel : il reflète l'hypothèse qui est au centre de ma réflexion théorique.

Si le même cadre analytique appliqué à deux contextes aussi différents délivre des résultats pertinents, alors se trouve remise en cause la prédilection de l'ethnologue pour les communautés rurales lorsqu'il parle de coopération.

Les deux opérations ont été financées en partie par des crédits de la Banque mondiale⁵. C'est leur seul point commun et il est tout à fait fortuit. Dans mon esprit, il est inutile d'essayer de tirer de mon enquête des principes qui seraient applicables à toutes les opérations de la coopération financées par la Banque mondiale. En effet, au cours de l'enquête, aucun élément n'indique que cette source de financement joue un rôle dans le déroulement respectif. Tout au long de la recherche au Ouestaf et au Mexique, étrangers et autochtones se sont rencontrés sans que jamais le lien au bailleur n'interfère dans les rapports noués à l'occasion de ces opérations. Bien sûr, si l'on élargit l'angle de vue ici choisi, c'est-à-dire si l'on regarde au-delà des acteurs impliqués sur le terrain, on ne peut ignorer que les opérations présentent, de façon flagrante, un autre point commun : l'absence dans leur conception même de toute interrogation sur les contextes socio-politiques dans lesquels ils prennent place. Mais cette logique n'est pas propre à la Banque

⁴ Je peux révéler le pays car dans le cas du Mexique, il est impossible d'identifier les acteurs, ce qui n'est pas le cas au Ouestaf. Le nombre de développeurs au Ouestaf est trop petit, en connaissant le type d'activité, on identifie aisément les institutions et les individus. Le nom fictif présente d'autres avantages: si on ne révèle pas le pays, on est moins tenté de bâtir une quelconque entité sociale ou culturelle.

⁵ Les gouvernements nationaux ont contribué une partie des fonds, et dans le cas d'Appui Technique, d'autres bailleurs bilatéraux ont aussi contribué au financement.

mondiale, on peut l'observer au sein de bien d'autres organismes d'aide au développement. En effet, cette absence est constitutive pour beaucoup de ces organismes.

Je dois citer deux références à des anthropologues de renom qui ont respectivement étudié 20 et 68 projets de coopération issus de la Banque mondiale (Hirschman, 1969 et Kottak, 1985). Mais, il me semble que leurs modalités d'accès au terrain est un facteur qui limite la portée de leurs études. Pour mener leurs enquêtes, ils sont passés par l'intermédiaire de cette banque. Or, cette institution ne peut pas admettre la nature des enjeux dans les opérations de la coopération internationale. Je cherche donc dans mon étude à éviter d'entrer dans la logique des institutions vecteurs de la coopération, car je la ressens comme un piège⁶.

L'ambition dans le choix du terrain a été influencée par Johan Galtung⁷ (Galtung, 1977) qui a posé quelques-uns des soubassements idéologiques de la recherche en sciences sociales. Une science nomothétique (généralisatrice) peut conduire à un dépassement des invariances déclarées (aires culturelles, ethnies, secteurs de l'économie, ...). Elle permet en conséquence de renouveler les approches et lectures du réel que la rationalisation du *statu quo* interdisait jusque-là. Dans cette perspective, la sélection de son terrain est décisive quant au rôle que l'ethnologue joue; par son choix, il peut contribuer à renouveler sa pratique. Les deux cas ici étudiés se déroulent dans deux environnements très différents, ce qui devrait faciliter la recherche des invariants nouveaux. L'un est un projet français et se concrétise en Afrique, le second projet est US-américain⁸ et se concrétise en Amérique Latine. Le tableau suivant récapitule brièvement les données relatives aux deux terrains.

⁶Le Ouestaf bénéficie de conditions d'emprunts très favorables (IDA) avec 10 ans de grâce et un taux d'intérêt inférieur à 1 %. Dans le passé, le Ouestaf n'a pas toujours remboursé ses crédits et la dette extérieure du pays a été partiellement annulée. Le Mexique, en revanche, étant classé parmi les pays à revenus moyens, paie des intérêts comparables à ceux des emprunts commerciaux. D'ailleurs, le Mexique vient de rejoindre l'OCDE, l'organisation des pays industrialisés, et fait donc désormais nominalement partie de ces pays.

⁷Ses publications importantes traitent des formes de pouvoir structurel dans le système mondial. D'ailleurs, il a fondé le "International Peace Research Institute" à Oslo, en Norvège.

⁸J'emploie le terme "US-américain" pour les Etats-Unis, puisque le terme "américain" désigne tous les autres pays du continent.

Etudes de cas	<u>Appui Technique</u>	<u>Autogeneración</u>
Moyenne d'espérance de vie dans le pays [ans]	46	70
Budget (crédit) [US\$]	1.000.000	600.000
Groupe cible à atteindre	artisanat, secteur informel	industrie lourde, > 5 MW _{el} d'énergie par usine
Institutions principales	organisme semi-privé français / ministère local	bureau d'études US-américain / ministère local
Durée de réalisation [ans]	3	1,6
Savoirs mis en œuvre [technologies]	menuiserie métal	thermodynamique, turbines
Nombre d'étrangers et d'autochtones [experts]	4 / 6	8 / 17
Durée de mon terrain [mois]	3	4

Je n'ai pas cherché à analyser des opérations semblables. Dans mon esprit, des opérations comportant quelques paramètres communs ne permettent pas une comparaison directe. Vu l'absence de base méthodologique qui fonde la comparaison (une théorie de la culture), il est difficile d'arrêter quelques paramètres qui légitiment la démarche comparatiste⁹. La construction du comparable ne peut être bâtie que sur des résultats. Par la façon dont j'aborde le terrain, je refuse d'enfermer les acteurs dans un espace et dans un temps particuliers. Il n'y a pas de différence entre le traditionnel et le moderne, les acteurs sont tous, de façon radicale, des contemporains.

⁹ Il faut surtout éviter de fixer des paramètres opérationnels de la coopération pour définir la variable culture par exclusion. L'anthropologie a fixé son objet, l'Autre, en se positionnant de l'autre côté d'une rupture épistémologique: "The denial of coevalness which we diagnosed on secondary and tertiary levels of anthropological discourse can be traced to a fundamental epistemological issue. Ultimately it rests on the negation of the temporal materiality of communication through language. For the temporality of speaking implies cotemporality of producer and product, speaker and listener, Self and Other", (Fabian, 1983, p.164). La logique temporelle des acteurs des projets étudiés n'est différente de la mienne que dans la mesure où l'intérêt qu'ils peuvent avoir à dialoguer avec moi s'arrête au moment où je pars. Pour moi, la finalité du dialogue demeure après mon départ, dans l'élaboration de ce texte.

Le choix de terrain s'avérera décisif pour la conclusion, parce que la substantialisation dualiste entre moderne et traditionnel dans la coopération, à laquelle les acteurs se heurtent, permet de voir la nature des échanges entre les étrangers et les autochtones. Une démarche qui n'intègre pas le dualisme entre modernité et tradition, donne une conclusion qui rend la substantialisation saisissable.

Qui plus est, le choix du terrain entraîne des effets sur l'organisation de ma rédaction. On trouve ainsi dans la première partie de cette thèse une présentation du projet Appui Technique au Ouestaf, dans la seconde partie, une présentation du projet Autogeneración au Mexique. Dans la troisième partie, je reprends trois aspects suffisamment abstraits pour être étudiés conjointement sans comparer directement les contextes. D'abord, j'établis le statut des savoirs techniques, ensuite je tente de mettre à jour la façon dont je suis apparu moi-même, puis l'interface¹⁰, également bâti par les sujets. Le parti pris de ma démarche est de présenter séparément l'analyse de chaque terrain. J'accepte d'emblée de les considérer chacun dans leur particularité au lieu de chercher obstinément à construire des axes de comparaison.

0.3.2 L'APPORT A L'ETAT DE LA RECHERCHE

En indiquant deux propositions centrales, je vais fixer ici les objectifs lointains de mon travail. Il

¹⁰ Le concept d'interface, emprunté aux sciences de la nature, fait d'abord allusion à l'idée de frontière. Dans une définition maximale de ce concept, il délimite une sous-discipline, l'anthropologie du développement. Je développerai dans le chapitre 3.3 une définition moins exigeante, plus proche d'une catégorie de rupture dans un discours. Par contre, l'anthropologie du développement se caractérise, selon Jean-Pierre Chauveau, "par la combinaison d'une double perspective:

a) l'analyse de l'interaction entre macro-institutions et acteurs locaux

b) l'analyse des interfaces entre institutions et acteurs locaux et institutions et acteurs exogènes d'autre part", (Baré, 1995, p. 150). Chez Norman Long, à qui Chauveau emprunte le concept, l'interface est l'endroit où les actions des participants à un projet de développement se confrontent, où apparaissent des valeurs et intérêts qui permettent de démontrer des changements structurels. Dans cette anthropologie du développement rural, le concept est à mon sens excessivement théorisé.

serait démesuré de vouloir atteindre ces objectifs mais l'ambition est d'avancer dans cette direction, de montrer que ces objectifs sont possibles.

Après la décolonisation, le lien entre ex-colonisés et colonisateurs tel qu'il existait auparavant n'a pas disparu. La coopération pour le développement qui a succédé à "la mise en valeur des colonies", perpétue la relation de pouvoir qui liait colonisateurs et colonisés. Mais le "complexe développeur"¹¹ est devenu plus important dans l'ensemble du dispositif unissant pays industrialisés et pays dits "en voie de développement".

Ce complexe produit sans cesse de nouvelles interventions, de nouvelles modes dans le discours de développement. Il est passé du "développement autonome" au "développement et redistribution", aux "besoins de base", ensuite vers le "développement durable", et actuellement, il arrive au "développement soutenable".

Par mon travail, je cherche à montrer que, par ces modes dans le discours de développement, la rencontre entre les différents acteurs de la coopération joue un rôle plus important.

Les acteurs s'appuient certes sur les significations préétablies de leur rencontre mais leur capacité à travailler sur ces significations est renforcée. Leurs relations sont devenues plus ouvertes qu'auparavant. Le lien entre l'étranger et l'autochtone devient plus complexe et plus faible que le lien entre colonisateur et colonisé ne l'a été, et cela peut poser plus ou moins de contraintes pour les acteurs. Cette proposition m'oblige non seulement à être confronté à la p